

La chambre de Khali Slimane

Quand mon grand-oncle Khali Slimane est mort en 1993, pour la première fois j'ai dormi dans la chambre d'un mort. Cela faisait quelques jours que j'étais chez un amoureux parisien dans la banlieue nord de T. quand ma grand-mère, qui était dans la confiance, m'a téléphoné pour me prévenir que son frère aîné avait demandé de mes nouvelles. Il était mourant. Malade. Je le savais. Mais je n'y croyais pas. Et puis j'avais vingt ans ou presque, j'étais amoureuse, et la priorité c'était dans ce lit, là-bas. Et puis tout à coup, ma grand-mère me disait ces quelques mots... juste qu'il avait parlé de moi. J'ai été tellement triste. Je me suis souvenue soudain d'un tas de choses de ma vieille enfance, les orties, la chasse aux lapins, les singes dans la volière, et la grenouille dans sa gorge ; cette histoire formidable qu'il me racontait tout les matins pour m'expliquer pourquoi il toussait à s'en déboîter les épaules. Ça a été alors comme si tout l'amour que j'avais reçu de lui au fil des ans me tombait dessus d'un seul coup, en un seul élan, comme si j'étais écrasée par un immeuble de pure love. Je l'ai senti. Et j'ai eu mal.

Alors que mes parents, et plus encore leurs familles, ignoraient que j'étais à T., que dans mon esprit de jeune fille je risquais ma peau à casser tout le montage que j'avais fait pour m'offrir ces quelques jours de folie, j'ai décidé d'aller tout de suite rendre visite à mon grand-oncle dans cette maison où ses deux frères, ses trois sœurs, ses deux filles, leurs maris, leurs enfants, nos cousins, nos voisins, tout le monde accompagnait, préparait, décorait, figurait sa mort. J'ai sauté pieds nus dans un taxi et j'ai traversé la ville sous cette djellaba turquoise que je ne devais plus quitter pour pas tout à fait une semaine. En arrivant j'ai tout éludé, la date de mon arrivée, la date de mon départ, ce que j'avais mis dans mes valises, mes parents étaient-ils là, où sont les chocolats, tout, et je suis allée embrasser mon grand-oncle préféré. Celui qui m'emmenait à la pêche. On a bavardé, j'ai rit, demandé des nouvelles de la grenouille. J'ai vu ses beaux pieds fins devenus si maigres, j'ai vu les regards qu'ils échangeaient avec ses filles. Je l'ai entendu se plaindre de l'amertume du thé, engueuler la bonne et rire aussi. Je l'ai vu étreindre la main de sa femme, tata Sonia.

Quelques heures après il était mort. J'étais dévastée, arrachée à moi-même. Ma grand-mère fumait névrotiquement des cigarettes en buvant whisky sur whisky sous le citronnier et tous ceux qui étaient là au moment de son dernier souffle étaient abattus, fatigués et coincés là pour quarante jours. La date sur mon billet de retour pour Genève mettrait pour moi fin à cet enfermement, mais eux, ils seraient encore tous là dans plus d'un mois. Ses frères et gendres, leurs amis, les représentants de leurs clans alliés et ennemis, tous les hommes et seulement les hommes sont allés à plus d'un millier l'enterrer tard dans l'après-midi. Les femmes elles, ont pendant ce temps défilé chez eux, par centaines aussi. Elles apportaient toutes avec elles de quoi nourrir les visiteurs, la famille, les différents corps de métier qui ont eu à intervenir pour la bonne marche des événements. Et ce serait comme ça pendant des jours. Quarante jours.

Ma grand-tante Nouzha, ma grande-tante Farida, Mon grand-oncle Bitchou, ma tante Safia, ma tante Rawya, ma grand-mère, tata Sonia et moi, en plein huis-clos. Je n'ai même pas eu besoin de prévenir mon amoureux là-bas. Je savais qu'il lirait la nouvelle dans la presse le soir même et que s'il ne comprenait pas, son père se chargerait de lui expliquer. J'étais si triste que je m'en foutais. Avec la même force que j'avais mise à oublier mon grand-oncle malade, j'ai oublié mon amoureux transi. La mort me frappait pour la première fois de ma vie d'adulte et je ne l'avais pas vue venir. Pourtant je savais

qu'il était malade. Mais bon, j'avais vingt ans, ou presque, j'étais amoureuse et il était malade depuis un moment. Je n'y avais pas cru. Et dans cette chambre où en fin de matinée sa femme et ses sœurs ont lavé son corps, dans cette chambre où il n'était plus là, j'étais maintenant si triste. Et il n'était plus là. Et le lit n'était plus là. Et la table de chevet n'était plus là, et les photos au mur de ses filles enfants n'étaient plus là, et ses vêtements n'étaient plus là, et sa radio non plus n'était plus là, et ses savates usées n'étaient plus là, plus rien n'était là. Il n'y avait plus qu'une légère odeur de jasmin fané, une table, des chaises, plein de chaises et de matelas

Huit matelas, mes vieux, et moi. Les tatas, Nouzha Farida Rawya Safia et Bitchou faisaient tout pour que Sonia ne pleure pas. Ils ne la laissaient pas tranquille et bien que tout soit pris en charge par tout le monde sauf elle, il fallait toujours qu'elle soit là pour dire où était une paire de draps, une casserole ou encore un matelas . Les gens là-bas meurent encore souvent dans leurs chambres et c'est un scénario qu'ils connaissent sur le bout des doigts, qu'ils apprennent dans leur enfance déjà : la famille au sens large et le voisinage s'occupent de tout, et les fidèles, les proches, restent squattent envahissent pour ne surtout pas laisser la place au vide. Mais moi, j'avais vingt ans, j'étais amoureuse, loin, suisse bordel, et je n'avais jamais vécu tout ça. Ou alors je ne m'en souvenais pas. Et j'ai redouté la semaine qui s'annonçait, et la soirée qui venait. J'ai eu peur de tout ça. Vraiment. Pleurer, avoir mal, les regarder souffrir.... dormir dans sa chambre.

Et pourtant, à la nuit tombée, dans cette chambre qui ressemblait à une mer de matelas, tout s'est finalement déroulé comme un soir d'été à Hammam Plage entre les maïs grillés et la pastèque, pendant l'échauffement à la belotte, avant le tournoi de poker. Tranquille. Simple. Serein. A part l'absence de musique, de bavardages, d'alcool et l'éclairage à la bougie. Les murs couverts de leurs ombres voûtées ne m'ont pas effrayée, le silence de leurs visages las et ridés ne m'a pas déprimée. Et après, la nuit tombée, dans cette chambre qui ressemblait à un panthéon de tatas, tout s'est finalement bien passé comme un soir d'hiver à La Marsa entre les glibettes grillées et le thé à la menthe, de donne en donne et de mise en pertes et fracas. Calme. Harmonieux. Normal. A part ma tante Sonia que je voyais pour la première fois à la table des joueurs invétérés. Les pleurs muets et les reniflements étouffés m'ont saisie mais la modération de tout ça, l'absence de tralala m'a consolée et j'ai pu moi aussi laisser mes larmes couler. Et ensuite, au milieu de la nuit, dans cette chambre qui ressemblait à une salle commune de gériatrie, on a tous finalement rigolé comme après un beau mariage à T. au printemps entre les verres de vin et de boukha, de danse des hanches en chants de darbouka. Doux, drôle et joyeux à la fois. A part les voix qui tremblent et les regards qui ne se croisent pas. Les ronflements chantés de Bitchou m'ont fait sourire, les blagues pornographiques de ma grand-mère m'ont attendrie et même la réprobation de ma tante Safia n'a pas réussi à gâcher tout ça. Le lendemain ce fut au tour des femmes de la famille d'aller honorer mon grand-oncle, mais ma mère n'a pas voulu que je fasse partie de la procession. Elle m'a dit que c'était inutile, que le spectacle des pleureuses de la famille pouvait être insoutenable et qu'elle voulait que je m'épargne de vivre ça... Les sœurs de mon père y seraient et nous représenteraient. Je n'étais pas en position de décider et j'ai respecté son souhait. Je suis restée dans la maison de mon grand-oncle avec Bitchou, les enfants et les bonnes.

Mon grand-oncle Slimane a été enterré dans un tout petit cimetière dans l'exploitation familiale. Là où il a grandi et élevé ses oiseaux, ses singes et ses filles. A quinze kilomètres de l'endroit où il est mort. Il est à la gauche de sa mère qui est à gauche de

son père et depuis 1996, ma grand-mère est allée le rejoindre là-bas. Les tombes sont blanches et peintes à la chaux. Une plaque de marbre est fixée à la verticale sur le dessus. Autour d'elles, la terre sèche n'accueille que des herbes jaunes et des petites fleurs, des violettes, des marguerites et des boutons d'or quand c'est la saison. Et finalement, ce cimetière, je n'avais jamais voulu y aller. Même quand ma grand-mère est morte et qu'elle y a été à son tour enterrée, j'ai refusé. Ce n'est qu'en 2008, après la naissance de mon fils, lorsque je l'ai emmené nouveau-né à T. que j'y suis allée pour la première fois.

Ma mère m'a conduite là-bas un soir froid et ensoleillé de février. Nous venions de circoncire mon fils et de passer les derniers jours à recevoir la famille venue par dizaines saluer sa naissance et l'honorer. Et ils étaient venus, même vieux, malades, décatis, éreintés, amers parfois. Et je les avais sentis épuisés, lassés, meurtris, pressés d'en finir aussi. Et je les ai pensés finis, foutus, presque déjà décomposés. Et je les ai presque tués à force de les voir déjà partis. J'étais fatiguée et triste, tellement triste. J'en avais mal au ventre de toutes ces années passées et de tous ces morts. T. depuis la mort de Khali Slimane n'avait pas été autre chose qu'une longue succession de décès pour moi. Ma grand-mère, mon grand-père, tata Nouzha, Ta' Farida, Bitchou et aussi, encore, leur petit frère Reda. Presque tous mes vieux, mes copains d'enfance, les seuls amis que j'avais là-bas parce que je n'y vivais pas, avaient été faits comme des rats.

J'ai une photo de ce soir de février pour laquelle j'ai une immense tendresse. On y voit mon fils dans son Maxi Cosi, ses yeux flous de nouveau né braqués fixement sur l'objectif, son front caché sous un bonnet rayé blanc et gris. Son siège est posé sur la tombe de ma grand-mère et on voit en arrière plan la sourate de la Fatiha gravée dans le marbre. Un peluche rose et vert pomme pendouille accroché au dessus du marbre blanc. Malgré la douleur et ce dégoût nouveaux, nés de ma récente maternité et du regard neuf également qu'elle me donnait à porter sur la mort, ce jour là, je m'étais souvenue fort des rires dans la chambre noire, des ronflements qui chantent et de l'odeur de propre et de jasmin fané qui y régnait. Mon grand-oncle Khali Slimane, ma grand-mère, leurs parents, leurs frères et sœurs, tous s'y sont mis sur ces tombes, avec le soleil, pour me dire que la vie... c'est ça.